

Eldorado

Laurent Gaudé

Extrait 3 : Solitaire ou solidaire ?

Partie 2 : L'assaut

La nuit avançait et nous étions engourdis de froid. Les corps se fatiguaient à ne pas bouger. Nous avions hâte de pouvoir étendre nos jambes, nous relever et courir. Pas un bruit ne venait interrompre le vol des nuages. Les oiseaux s'étaient tus — surpris par ces centaines d'ombres tapies contre terre — mais les policiers ne semblaient pas s'en être aperçus.[...]

Alors Abdou s'est levé, droit sur ses jambes, dominant toute la colline de sa silhouette, et a hurlé : « À l'attaque! »

Nous nous sommes tous dressés d'un bond. Cinq cents hommes qui sortent de terre. Les silhouettes des gardes espagnols se sont figées. Ils ne devaient pas encore comprendre ce qui se passait. Ils devaient commencer à distinguer des corps et à entendre des cris se rapprocher, mais sans réaliser qu'une vague nombreuse se ruait sur eux.

En une seconde, j'étais sur pied. Et j'ai laissé derrière moi
Boubakar et les hautes herbes.

Mon empreinte dans les fougères a dû rester encore
longtemps là-bas, seules traces de ces heures d'attente
infinies.

20

Je cours. Je dévale la colline en serrant mon échelle. Je n'en
reviens pas que nous soyons si nombreux. Je dépasse des
hommes qui soufflent comme moi, avec la même rage. Je
cours. Je vais vite. Je suis jeune. Il faut se frayer un passage
dans la foule. Tout le monde a les yeux rivés sur la barrière.

25

Les gardes espagnols ont réalisé maintenant. Ils hurlent
dans la nuit. Que disent-ils? Est-ce qu'ils nous ordonnent
de nous arrêter? Rien ne nous arrêtera. Certains d'entre
eux se mettent à tirer en l'air. Des coups de sommation
certainement. Pour nous intimider. Leurs balles ne nous

30

font pas peur. Ils n'en auront pas suffisamment pour
chacun d'entre nous. Je serre fort mon échelle. Je suis
maintenant à quelques mètres de la barrière. Je la plaque
contre les barbelés. Je n'ai pas le temps de regarder si elle

atteint le sommet, je commence à monter. Des dizaines 35
d'autres échelles jaillissent partout autour de moi. Les plus
jeunes d'entre nous sont arrivés. L'assaut a commencé.
Je monte à toute vitesse. Les barreaux ne cèdent pas,
mais l'échelle est trop courte. Il reste presque un mètre
à franchir. Je m'agrippe au fil qui me fait saigner les 40
mains. Cela n'a pas d'importance. Je veux passer. J'ai le
souffle court. Les bras me tirent. Je dois tenir. La barrière
est secouée de mouvements incessants. Elle se tord et
grince de tous ces doigts qui l'agrippent. Je suis en haut.
Il ne me reste plus qu'à passer la jambe pour descendre 45
de l'autre côté. C'est alors qu'ils ont commencé à tirer
des grenades lacrymogènes dans le tas indistinct des
assaillants. J'entends les cris de ceux qui se cachent les
yeux et suffoquent. Mais il y a pire. Les véhicules de la police
marocaine arrivent en trombe et nous prennent à revers. 50
Nous sommes maintenant coincés entre les Marocains et la
grille. Il faut monter. Il n'y a plus d'autre solution. J'entends
des coups de feu. Des corps tombent. C'est alors que je
vois Boubakar, sur une échelle, à quelques mètres de moi.

À mi-chemin entre la terre et le sommet. Il ne bouge plus. Il 55
est accroché aux barbelés et ne parvient pas à s'en défaire.
Des assaillants, sous lui, commencent à hurler. Ils veulent
l'agripper pour le faire tomber et qu'il cède sa place. Je ne
réfléchis pas. Je descends dans sa direction. En quelques
secondes, je suis sur lui et arrache la manche de son pull. Il 60
me regarde avec étonnement. Comme un chien regarde la
lune. Je lui hurle de se dépêcher. Il reprend son ascension.
Nous sommes tous les deux au sommet, maintenant. Il
faut faire vite. La panique s'est emparée de ceux qui sont
encore à terre. Pour échapper aux coups des Marocains, ils 65
montent en maltraitant ceux qu'ils dépassent. Chacun tente
de sauver sa vie. Je fais passer la jambe morte de Boubakar
au-dessus du grillage et nous descendons de l'autre côté.
Les bras me tirent, je n'ai plus de force et me laisse tomber.
Je chute. Je sens l'impact dur du sol. Les genoux qui me 70
rentrent dans le ventre. Je suis fatigué, mais je sens sous
moi cette terre nouvelle et cela me donne une force de
conquérant. Nous y sommes presque. Il ne reste plus qu'une
grille à monter. Boubakar est à mes côtés. Je le sens respirer
comme un gibier après la course. Nous sommes tous les 75

deux là. Je voudrais sourire, car je me sens une force de titan. J'ai sauté sur l'Europe. J'ai enjambé des mers et sauté par-dessus des montagnes. Je voudrais embrasser Boubakar, mais nous n'avons pas le temps. Il reste une grille à franchir. Il se relève en même temps que moi. À cet instant, le but nous semble proche. Nous ne nous doutons pas que le pire est à venir.

80

• Laurent Gaudé, *Eldorado*, 2006 © Actes Sud, 2006 •

